



HAL
open science

L'anthropologie des historiens

Vincent Heimendinger, François Quint

► **To cite this version:**

Vincent Heimendinger, François Quint. L'anthropologie des historiens. Presses universitaires de Provence. Histoires. La fabrique de l'histoire telle qu'elle se raconte. Une enquête sur les historiens contemporains, , pp.211-232, 2024, Le temps de l'histoire, 9782353670680. hal-04409222

HAL Id: hal-04409222

<https://hal.science/hal-04409222>

Submitted on 22 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

L'anthropologie des historiens

Vincent Heimendinger

ENS Paris Saclay, IDHES, Gif-sur-Yvette, France

François Quint

Historien-Géographe, enseignant dans le secondaire (collège Jean Zay, Saint Gratien)

Dans son introduction à la publication de la table ronde organisée en 2002 par la Société d'histoire moderne et contemporaine autour de la question « Histoire et anthropologie, nouvelles convergences ? », Philippe Minard proposait « de repérer grossièrement trois moments dans l'histoire française des rapports entre histoire et anthropologie, depuis le milieu du xx^e siècle¹ ». Dans un premier moment, celui de la décennie 1960, « pour la plupart des historiens français, la question a été perçue à travers le duel des titans, Braudel et Lévi-Strauss, dont l'enjeu était la suprématie de leurs disciplines respectives sur l'ensemble des sciences sociales ». Le deuxième moment, qui s'étendrait du milieu des années 1970 à la fin des années 1980, serait celui des « mentalités » et de l'essor de l'« anthropologie historique » : on pourrait considérer ce moment comme celui de l'intégration (partielle), au sein de la discipline historique, d'innovations méthodologiques ou thématiques développées en anthropologie. Dans un troisième temps, qui s'ouvre à la fin des années 1980, « il semble bien que [...] la fièvre soit retombée » : ces années-là « laissent apparaître comme un épuisement du modèle des mentalités, et de "Tournant linguistique" en "Tournant critique", l'anthropologie semble disparaître du débat ». Jocelyne Dakhlia, dans son intervention qui ouvre la table ronde, se montre d'ailleurs « un peu surprise », « car l'anthropologie historique n'est plus du tout un front pionnier ». On peut alors, en suivant Philippe Minard, se demander quel sens donner à la disparition progressive de l'anthropologie au sein des débats historiques à la fin du xx^e siècle : doit-on analyser cette phase comme révélatrice d'une « indifférence réciproque des deux disciplines, du moins dans le débat historiographique moyen », ou peut-on considérer que

1 Philippe Minard *et al.*, « Histoire et anthropologie, nouvelles convergences ? », *Revue d'histoire moderne & contemporaine* 49-4bis, 2002, p. 81-121. Les citations suivantes dans ce paragraphe sont issues de cet article.

« l’acclimatation n’ait été telle que les échanges se sont banalisés au point de devenir quasi-invisibles, comme naturalisés ? »

Vingt ans plus tard, l’étude du corpus *Histinéraires* peut-elle nous permettre de penser à nouveaux frais la question des rapports des historiens à l’anthropologie ? Sous quelles formes apparaissent, s’ils existent, les échanges entre histoire et anthropologie dans les mémoires de synthèse ?

Ce texte propose de prolonger la réflexion engagée par Bénédicte Girault sur l’interdisciplinarité² en se focalisant sur le cas des rapports entre histoire et anthropologie. Nous nous attarderons d’abord sur l’empreinte laissée dans le corpus par l’anthropologie historique, dont les mentions dans les mémoires se concentrent significativement lors de l’évocation de la période de formation d’une génération historique. Si le déclin de l’anthropologie historique et les années 1990 marquent sans doute une rupture dans les relations de l’histoire à l’anthropologie, nous verrons que le dialogue se poursuit au-delà de la parenthèse que constitue l’anthropologie historique : l’étude du corpus des mémoires permet d’esquisser une histoire de la recomposition de ce dialogue, qui prend des formes nouvelles.

L’empreinte de l’anthropologie historique dans les mémoires de synthèse

Le premier moment identifié par Philippe Minard dans l’histoire de la relation de l’histoire à l’anthropologie est peu évoqué dans les mémoires de synthèse³. Le deuxième moment, celui des années 1970 et 1980, associé à l’« anthropologie historique », trouve en revanche une place importante au sein du corpus *Histinéraires*. Il n’est pas question ici de proposer de nouvelles définitions de l’anthropologie historique : ceux qui s’y sont essayés soulignent avant tout le flou qui encadre la notion et la variété des travaux qui s’en revendiquent – c’est d’ailleurs ce flou, ou dans les termes de François Hartog, le « quiproquo » qui entoure l’appellation, qui a fait pour un temps de l’anthropologie historique « un véritable caravansénil des sciences humaines et sociales⁴ ». L’étude des mémoires permet, en revanche, d’approcher la diffu-

2 Dans ce volume, voir la contribution de Bénédicte Girault.

3 La référence à Claude Lévi-Strauss (présente dans une quarantaine de mémoire – on y reviendra) ne porte presque jamais sur son débat avec Fernand Braudel : François Dosse (2011) évoque ses premiers travaux qui montraient « en quoi Braudel avait privilégié les eaux de la longue durée en réponse au défi de l’anthropologie structurale que représentait Claude Lévi-Strauss », tandis qu’Olivier Compagnon (2011) cite l’article de C. Lévi-Strauss de 1949 dans un passage sur le comparatisme. F. Braudel, cité dans plus de 70 mémoires, est assez peu discuté sur son projet d’articulation entre histoire et sciences sociales – parmi les exceptions, Dominique Avon (2005) consacre quelques phrases à l’entreprise braudélienne « visant à faire converger les “sciences humaines” » pour récuser ce « mélange des genres ».

4 François Hartog, « Les voies de l’anthropologie historique », in Yann Potin et Jean-François Sirinelli, dir., *Généralisations historiques, XIX^e-XXI^e siècle*, Paris, CNRS Éditions, 2019, p. 685.

sion de cette appellation, d'identifier quels auteurs et quelles œuvres, mais aussi quels problèmes, méthodes ou objets, sont associés à l'anthropologie historique. Le corpus témoigne, par exemple, de l'essor au cours des années 1960 et 1970, avant les principaux succès d'une « anthropologie historique » des époques médiévale et moderne, d'une histoire antique en dialogue avec l'anthropologie structurale portée par les travaux de Jean-Pierre Vernant (né en 1914)⁵, et dans son sillage, par ceux de Marcel Detienne (1935) ou de Pierre Vidal-Naquet (1930). Ces travaux sur la Grèce antique apparaissent ainsi distinctement au sein du corpus – en particulier parmi les antiquistes, mais pas seulement comme nous le verrons – et constituent l'une des facettes de l'ensemble hétéroclite rassemblé sous le label « anthropologie historique ». Un premier regard porté sur le corpus confirme donc le flou entourant la notion et sa grande proximité avec d'autres appellations comme « histoire des mentalités », « ethnohistoire » ou « nouvelle histoire ». Le corpus invite donc à interroger les contours de l'étiquette d'« anthropologie historique », moins du point de vue des écrits qui s'en sont revendiqués, que de celui de la réception de ces travaux. En effet, les auteurs de mémoires de synthèse ne sont pas partie prenante dans le développement de ce courant : de fait, le corpus ne rassemble pas les témoignages des promoteurs de cette histoire antique en dialogue avec l'anthropologie structurale, ni ceux des hérauts de la « nouvelle histoire » associés au développement de l'anthropologie historique dans les autres périodes historiques, tels Jacques Le Goff (1924), Alphonse Dupront (1905), Jean Delumeau (1923), Emmanuel Leroy-Ladurie (1929) ou encore André Burguière (1938). Ces « maîtres » de l'anthropologie historique ont le plus souvent été soumis en leur temps à l'épreuve des thèses de doctorat d'État. Il faut donc souligner que si l'anthropologie historique apparaît au sein du corpus Histoires, c'est par l'intermédiaire de la génération des élèves, et plus encore des élèves d'élèves des fondateurs de ce courant.

La présence discrète des fondateurs

Dans les mémoires de synthèse, qui retracent la plupart du temps chronologiquement les carrières, les évocations de l'anthropologie historique sont symptomatiquement souvent cantonnées au premier quart du mémoire, lorsque les auteurs abordent leur formation et leur construction en tant qu'historiens. La découverte de cette approche passe notamment par des lectures personnelles présentées comme fondatrices. Parmi les antiquistes, Christian-Georges Schwentzel raconte ainsi sa découverte dès le lycée « des

5 Si l'influence d'Ignace Meyerson et de Louis Gernet ne peuvent être mises en doute, la question du rapport de l'anthropologie historique de J.-P. Vernant à l'anthropologie structurale de Claude Lévi-Strauss fait débat : voir l'article d'Aurélien Gros, « Jean-Pierre Vernant et l'analyse structurale. Le mythe hésiodique des races », *L'Homme* 218, 2016, p. 219-238 et la critique de Christophe Pébarthe, « Jean-Pierre Vernant et le mythe hésiodique des races. Essai d'analyse sociologique », *Revue des études anciennes* 118-2, 2016, p. 529-551.

œuvres de Jean-Pierre Vernant, Pierre Vidal-Naquet, ou Marcel Detienne, dont [il suit] un peu plus tard le séminaire à l'EPHE⁶ ». Pierre Fröhlich évoque sa lecture, durant son DEA, de Pierre Vidal-Naquet, dont les ouvrages font partie de « ces écrits [qui] contribuent à enraciner une vocation, à en orienter la direction⁷ », tandis que Violaine Sébillotte Cuchet souligne sa « chance » d'être tombée sur un enseignant « qui, c'était clair, admirait Vernant et Detienne », et en particulier les « livres d'anthropologie religieuse et historique » de ce dernier⁸. Citons également le mémoire de Vincent Azoulay :

Au même moment, je découvris en effet l'anthropologie historique de l'Antiquité. En terminale (1989-1990), j'eus la chance d'assister à une conférence donnée par Pierre Vidal-Naquet au lycée Louis-le-Grand : c'est Valérie, la fille aînée de Pauline Schmitt Pantel, ma condisciple au Lycée Rodin, qui m'y avait entraîné, et j'en sortis profondément remué. Au-delà du contenu de la conférence – qui reprenait des réflexions sur « Épaminondas pythagoricien ou le problème tactique de la droite et de la gauche » –, Pierre Vidal-Naquet avait évoqué l'importance qu'avait revêtue pour lui la lecture de Claude Lévi-Strauss. Devant un auditoire principalement constitué de khâgneux, il avait alors donné un conseil : afin de se former l'esprit, lire l'œuvre intégrale d'un auteur, pour bien saisir sa démarche et les évolutions de sa pensée. Impressionné par l'injonction, je la pris au mot et entrepris de lire tous les ouvrages alors disponibles de Jean-Pierre Vernant – *Mythe et tragédie* trônant déjà dans la bibliothèque paternelle⁹.

Symptôme de l'importance de ce courant au sein de la discipline historique, la lecture d'un certain nombre d'ouvrages associés à l'anthropologie historique rassemble au-delà des spécialisations (de période, d'aire géographique ou thématiques). Les écrits consacrés à l'Antiquité par Pierre Vidal-Naquet font ainsi forte impression tant sur le médiéviste Patrick Boucheron que sur la moderniste Sylvie Steinberg ou le contemporain Patrick Garcia¹⁰. De même la lecture, durant la formation historique, des écrits de Jacques Le Goff inspire des travaux aussi différents que ceux de Guillaume Cuchet sur le purgatoire à l'époque contemporaine, de Sophie Dulucq sur l'espace et ses représentations en Afrique subsaharienne, ou de Didier Lett sur l'enfance au

6 C.-G. Schwentzel, 2011.

7 P. Fröhlich, 2011.

8 V. Sébillotte Cuchet, 2009.

9 V. Azoulay, 2013. Il poursuit : « Ce fut, là aussi, une véritable révélation. *Mythe et pensée chez les Grecs* fut, à cet égard, une lecture fondatrice, car j'y découvrais la force explicative de l'approche structurale et la façon dont une lecture insistante pouvait réussir à percer la surface d'un texte – tels les poèmes d'Hésiode – pour en faire émerger la structure profonde. [...] C'est toutefois la lecture de *Mythe et tragédie* qui fut, pour moi, la plus éblouissante découverte et, tout particulièrement, les pénétrantes analyses de la boiterie d'Œdipe, développée à partir d'une intuition de Lévi-Strauss. »

10 Patrick Boucheron (2009) évoque Pierre Vidal-Naquet comme « une des grandes admirations de ma jeunesse » ; Sylvie Steinberg (2012) fait de sa lecture du *Chasseur noir* l'une des sources de son intérêt pour le thème du travestissement dont elle fait son sujet de thèse, tandis que Patrick Garcia (2011) raconte sa tentation pour l'histoire grecque après l'agrégation « tant l'impression que m'avait laissée la lecture des travaux de Jean-Pierre Vernant, de Pierre Vidal-Naquet, de Marcel Detienne et de Nicole Loraux [...] avait été forte ».

Moyen Âge. L'influence de la lecture des ouvrages de Jean Delumeau dépasse le cercle des futurs spécialistes de l'histoire religieuse (Charlotte de Castelnaud-L'Estoile, Guillaume Cuchet, Frédéric Meyer, Isabelle Poutrin) : elle est par exemple mentionnée aussi bien par Sylvie Mouyset dans le cadre de son mémoire sur la peste en Rouergue au XVII^e siècle que par Christian Ingrao qui, lorsqu'il est en doctorat, puise dans les ressources de l'anthropologie religieuse de la période moderne pour étudier le nazisme¹¹. Dans les années 1970, les travaux associés à la « nouvelle histoire », qui renouent avec un pan de l'histoire développé entre autres par les grandes figures des *Annales* que sont Lucien Febvre et Robert Mandrou autour de la notion de « mentalités », participent à redéfinir les orientations des recherches en histoire¹². Les décennies 1980 puis 1990 voient ensuite la multiplication des travaux, articles et thèses, « pétris d'anthropologie » – pour reprendre les termes de Nicolas Offenstadt à propos de la thèse de Claude Gauvard, lue aussitôt après sa parution, entre les épreuves écrites et orales de l'agrégation¹³.

Mais la rencontre avec l'anthropologie historique n'est pas seulement le fait de lectures personnelles : dans les mémoires de synthèse, les séminaires apparaissent comme des lieux essentiels dans le récit de la découverte de l'anthropologie historique, et comme des espaces d'approfondissement de la réflexion. En histoire antique, la tradition d'anthropologie historique est souvent associée dans les mémoires au Centre de recherches comparées sur les sociétés anciennes (qui devient le centre Louis Gernet en 1964) : plusieurs mémoires mentionnent la fréquentation du Centre et des séminaires organisés par ses membres à l'EPHE, à l'EHESS ou au Collège de France¹⁴. On retrouve

11 L'œuvre de Jean Delumeau est aussi mentionnée dans F. Alazard, 2014 ; C. Aribaud, 2012 ; A. Hugon, 2009 ou D. Lett, 2006.

12 Les premiers mots du mémoire d'Annie Crépin (née en 1947) sont significatifs : « En entreprenant une thèse intitulée "Levées d'hommes et esprit public en Seine-et-Marne, de la Révolution à la fin de l'Empire (1791-1815)" je voulais d'emblée inscrire mes recherches dans le champ de l'histoire politique ou, plus précisément, appréhender le fait militaire comme fait politique. Je dus ensuite l'appréhender comme fait social voire comme élément de l'histoire des mentalités. D'une part, la période dans laquelle j'avais choisi de placer mon étude interdisait, de toutes façons, à l'historien d'écrire une histoire "morcelée". D'autre part, des travaux pionniers, datant des années soixante-dix, venaient de définir ce que pouvait être cette nouvelle approche, comme le montra un article de J.-P. Bertaud » (A. Crépin, 1998).

13 N. Offenstadt, 2012. Le rôle de Claude Gauvard (née en 1942) dans les études médiévales peut être rapproché de celui de Nicole Loraux (née en 1942) dans les études antiques : leurs travaux, nourris des problématiques ouvertes par la génération précédente, celle de Jacques Le Goff et Jean-Pierre Vernant, qui aboutissent au début des années 1990 à la publication de leurs thèses, marquent des étapes importantes dans le développement (et les mutations) de l'anthropologie historique. L'influence des travaux et des conseils de Claude Gauvard au cours de la formation historienne est citée dans les mémoires de J.-P. Barrière, 2006 ; P. Monnet, 2006 ; D. Lett, 2006 ; G. Castelnuovo, 2011 ; N. Offenstadt, 2012 ; T. Tellier, 2012 ; É. Anheim, 2015 ; B. Sère, 2015 ; celle de Nicole Loraux dans V. Sébillotte Cuchet, 2009 ; S. Steinberg, 2012 ; V. Azoulay, 2013 ; B. Vayssièrre, 2016.

14 C. Darbo-Peschanski (2004) : « J'ai choisi d'aller demander à Marcel Detienne, l'homme des *Maîtres de vérité*, de diriger ma maîtrise. À partir de là, j'ai commencé à fréquenter le Centre de recherches comparées sur les sociétés anciennes de Jean-Pierre Vernant, parce que son

une impulsion similaire autour d'autres périodes et d'autres domaines de l'historiographie. Après avoir renommé son séminaire puis sa direction d'étude « Anthropologie historique de l'Occident médiéval » en 1974-1975, Jacques Le Goff crée en 1978 au sein de l'EHESS le Groupe d'anthropologie historique de l'Occident médiéval (GAHOM), qui sera un des vecteurs principaux de l'institutionnalisation de l'anthropologie historique médiévale. Un rôle similaire est joué par le Centre d'anthropologie religieuse européenne (CARE), créé en 1972 dans le prolongement du séminaire conduit par Alphonse Dupront depuis 1969 sur l'anthropologie religieuse des pèlerinages dans la France contemporaine¹⁵. Autant de lieux qui favorisent la diffusion de l'anthropologie historique parmi la génération suivante, celle des élèves des élèves. Outre les cas déjà cités de Nicole Loraux et Claude Gauvard, on peut relever le rôle accordé dans les mémoires à des « disciples » de Le Goff, tels Alain Boureau¹⁶, Christiane Klapisch-Zuber¹⁷ ou Jean-Claude Schmitt¹⁸. De même, l'influence d'Alphonse Dupront apparaît essentiellement par l'intermédiaire de ses « élèves », comme Philippe Boutry¹⁹ ou Dominique Julia²⁰. Jean-Louis Flandrin, qui introduit Sylvie Steinberg à l'anthropologie historique, peut lui aussi apparaître à plusieurs égards comme un passeur entre la « génération des fondateurs » (ses « maîtres », Alphonse Dupront et Jacques Le Goff) et les jeunes historiens des années 1980 et 1990. Tout au long de ce mouvement, les séminaires tiennent une place particulière, en ce qu'ils sont,

orientation pluridisciplinaire et sa volonté de considérer les diverses étapes du fait culturel grec comme des totalités, de surcroît historiquement particulières, correspondait bien à la conviction que je m'étais faite que les Grecs, pour être l'une des sources de notre culture, n'étaient pas la perfection éternelle réalisée et un autre nous-mêmes idéal. » Voir aussi A. Schnapp-Gourbeillon (2001) et V. Sébillotte Cuchet (2009). Sur cette institution, on pourra aussi lire les notes de la communication de Violaine Sébillotte Cuchet, « Le Centre Louis Gernet. Remarques générales à propos de "l'École de Paris" », *The Athenian Funeral oration: 40 years after Nicole Loraux*, Strasbourg, 2018 [disponible en ligne : <https://hal-paris1.archives-ouvertes.fr/halshs-01845509/fr/>], et le chapitre 13 de François Dosse, *Pierre Vidal-Naquet, une vie*, Paris, La Découverte, 2020, p. 209-226.

15 G. Cuchet (2004) ou C. de Castelnau-L'Estoile (2013). Sur ce centre, voir Dominique Julia, « L'enquête d'Alphonse Dupront sur les pèlerinages français contemporains », *Archives de sciences sociales des religions* 172, 2015, p. 107-128.

16 E. Marmursztejn, 2014 ; É. Anheim, 2015.

17 D. Lett, 2006.

18 Le séminaire de Jacques Le Goff, repris ensuite par Jean-Claude Schmitt, est mentionné notamment par Didier Lett (2006) : « J'ai suivi les paroles maintes fois répétées par Jacques Le Goff dans ses séminaires, nous conseillant de partir des mots, à la manière des ethnologues » ; par Geneviève Bührer-Thierry (2004) ou Elsa Marmursztejn (2014). Sur le séminaire de Jacques Le Goff, voir Jean-Claude Schmitt « Le Séminaire », in Jacques Revel et Jean-Claude Schmitt, dir., *L'ogre historien. Autour de Jacques Le Goff*, Paris, Gallimard, 1998, p. 17-32.

19 Guillaume Cuchet (2004) écrit : « S'il est vrai que, dans ma thèse, j'ai pu donner parfois l'impression de "duprontiser" un peu [...] c'était de façon assez superficielle, par révérence pour mon "maître" Philippe Boutry ou par commodité de langage plus que par adhésion ». Voir aussi F. d'Almeida, 2007 ; C. Maurer, 2007.

20 G. Cuchet, 2004 ; C. de Castelnau-L'Estoile, 2013 ; C. Ingraio, 2016.

pour les jeunes historiens, des espaces de formation à la recherche historique et d'observation de l'histoire « en train de se faire » – des historiens confirmés y présentent les « principaux linéaments de [leur] travail d'historien²¹ » autant que l'actualité de leurs recherches – mais aussi des lieux de sociabilités intellectuelles qui permettent l'inscription dans une communauté de travail. Sans surprise, le corpus Histinéraires confirme la place prépondérante des institutions parisiennes dans le développement de l'anthropologie historique et en particulier de l'EHESS, où exerçait la génération des fondateurs²².

Suivre la diffusion de l'anthropologie historique à travers les mémoires

Le corpus Histinéraires nous renseigne moins sur la fondation de l'anthropologie historique, son lieu de naissance et ses principaux acteurs, que sur la réception de ce courant historiographique. Il témoigne de la diffusion progressive des travaux associés à l'anthropologie historique dans les recherches et plus encore dans les enseignements universitaires, notamment de premier cycle. Les mentions qui en sont faites permettent d'esquisser une chronologie de cette diffusion... jusqu'à son relatif effacement.

Ainsi, Didier Lett (né en 1959) évoque le « bain historiographique » de la fin des années 1970 dans lequel il effectue ses premiers pas à l'université de Tours – et qui le font découvrir un « nouvel objet d'histoire : l'enfance », auquel il consacre sa thèse :

En 1975, trois ans avant mon entrée à l'université, Jacques Le Goff changeait le titre de son séminaire à l'EHESS qui s'appelait (depuis 1962) « Histoire et sociologie de l'Occident médiéval » en « Anthropologie historique de l'Occident médiéval ». On nous incitait à déplacer nos regards vers les dominés, le peuple et les marges de la société : les prostituées, les sorcières, les fous, les marginaux, les pauvres, les déviants. On observait le corps (la contraception, la sexualité, la maternité) et la parenté. On étudiait les sensibilités et la culture matérielle. On avait envie de tout compter, « de la cave au grenier » (Michel Vovelle) et du berceau à la tombe²³.

Serge Brunet (1958) raconte comment, à l'université de Toulouse, « Gilles Caster [1924] et surtout Michelle Fournier [1946], grâce à leur enseignement d'histoire religieuse et “des mentalités”, [lui] avaient permis, durant [sa] licence, de déjà mettre à profit cet outillage mental de l'anthropologie

21 S. Steinberg (2012) à propos du séminaire de Jean-Louis Flandrin. Voir aussi S. Chaperon (2009) sur ce séminaire.

22 Parmi les mémoires qui explicitent le lien entre anthropologie historique et des séminaires suivis à l'EHESS, citons J. Tolan, 2001 ; G. Bühner-Thierry, 2004 ; R. Dalisson, 2006 ; M. Crivello, 2008 ; N. Hatzfeld, 2009 ; S. Steinberg, 2012 ; V. Azoulay, 2013 ; D. Nativel, 2013 ; C. de Castelnau-L'Estoile, 2013 ; A.-E. Demartini, 2014 ; F. Descamps, 2014 ; E. Marmursztejn, 2014. On pourrait aussi ajouter le cours d'Emmanuel Le Roy Ladurie au Collège de France, cité par F. Langue, 2003.

23 D. Lett, 2006.

sur un objet d'étude proprement historique : les sensibilités religieuses médiévales²⁴ ». Alain Hugon (1958) se rappelle, au début des années 1980 à l'université de Rennes, que « les cours de François Lebrun [1923] portaient sur l'anthropologie historique (l'expression n'était pas utilisée) de la famille, de la mort et de l'amour, et ils paraissaient bien originaux aux jeunes bacheliers » ; Sylvie Mouysset (1961) reçoit elle aussi, au début des années 1980 à Toulouse, un enseignement d'histoire moderne qui, « fidèle aux Annales », invitait « à une analyse avant tout économique et sociale des faits historiques, sans pour autant négliger les aspects plus novateurs d'histoire des mentalités et des représentations soulevés par Lucien Febvre et son fidèle disciple Robert Mandrou²⁵ ». Les enseignants des années 1980 puis 1990 font fonction de passeurs entre la génération des fondateurs et les nouvelles générations étudiantes. C'est ainsi à travers les cours de Jean-Louis Biget (1937) que Patrick Boucheron (1965) est initié, au milieu des années 1980, à la « nouvelle histoire » du Moyen Âge :

C'est peut-être cela qui m'a finalement attiré vers le Moyen Âge : lorsqu'on écoutait Jean-Louis Biget l'enseigner, il était facile de se laisser emporter par l'allant d'une histoire libérée, entraînante et presque juvénile. Cette libération portait un nom, et ce nom était évidemment celui de Jacques Le Goff. Ainsi, derrière la voix forte de Biget, se percevait l'écho d'une autre, qui lui donnait son ton et son tempo, et gardait intactes sa fougue et son insolence. J'ai compris plus tard que ce qui m'apparaissait comme révolutionnaire était déjà solidement installé dans l'institution. Le Moyen Âge que l'on enseignait alors était cet autre Moyen Âge que Le Goff avait inventé contre celui qui s'enseignait jadis. [...] Autrement dit, il restait un peu de l'audace juvénile de la « nouvelle histoire » dans le Moyen Âge du milieu des années 1980²⁶.

Quelques années plus tard, c'est à l'université de Clermont-Ferrand que Christian Ingrao (1970) rencontre l'anthropologie historique grâce aux cours d'histoire religieuse médiévale et moderne donnés par Gabriel Audisio (1942) et Bernard Dompnier (1948) – deux historiens dont les travaux se sont inscrits dans le renouvellement porté par l'anthropologie historique en histoire religieuse²⁷ – mais aussi par l'intermédiaire de l'enseignement de Stéphane

24 S. Brunet, 2003. Sur le lien entre Gilles Caster, Michelle Fournié et l'histoire des « mentalités » religieuses, voir aussi Maurice Berthe, « Préface », in *Le Ciel sur cette terre : Dévotions, Église et religion au Moyen Âge*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2008, p. 7-10.

25 Il est intéressant de noter que, dans les deux cas, les auteurs ajoutent ne pas avoir réellement compris ou saisi la portée de ces renouvellements historiographiques : « Encore qu'en ce domaine aussi, je ne suis pas convaincu d'avoir compris alors l'essentiel de cet enseignement » (A. Hugon, 2009) ; « J'en étais là et ne percevais pas vraiment les menaces d'éclatement provoqués par l'émergence d'une nouvelle vague historiographique dont Jacques Le Goff et Pierre Nora avaient pourtant expliqué la teneur dès 1974 » (S. Mouysset, 2007).

26 P. Boucheron, 2009.

27 Sur l'inscription du travail de Gabriel Audisio au sein d'une histoire religieuse centrée sur les « mentalités », voir Jacques Chiffolleau, « Bulletin critique : Hérésie médiévale et dissidence religieuse à l'époque moderne », *Provence historique* 37-147, 1987, p. 89-103. Bernard Dompnier revendique le label même d'anthropologie historique, qui donne son titre au recueil de ses travaux publié en 2015, et dans l'introduction duquel les éditeurs écrivent :

Audoin-Rouzeau (1955), dont les travaux évoluent dans ces années-là vers une intégration plus marquée de certains questionnements anthropologiques dans l'histoire de la Première Guerre mondiale²⁸. Les mémoires témoignent donc d'une diffusion rapide, dès la fin des années 1970 et notamment en province²⁹, des renouvellements historiographiques associés (souvent indistinctement) à la nouvelle histoire, à l'histoire des mentalités et à l'anthropologie historique³⁰.

La fin du moment de l'anthropologie historique

Le corpus Histinéaires témoigne bien de l'importance prise par l'anthropologie historique dans la formation des historiens au cours du dernier tiers du xx^e siècle. Il montre aussi la diversité des travaux rassemblés sous ce terme, diversité observée dès son émergence au sein de la production historique française, et qui persiste dans sa réception tardive et dans l'historiographie – c'est ce qui justifie le choix que fait André Burguière dès 1978 de parler d'un « moment » de l'anthropologie historique plutôt que d'un « secteur » au sein de la discipline³¹. Le flou qui entoure les usages du terme n'interdit cependant pas de noter que, parmi les diverses mentions dans le corpus, se dégagent quelques ensembles de travaux plus circonscrits : on peut ainsi relever le poids d'une anthropologie religieuse de l'époque moderne et contemporaine

« Cette anthropologie historique du catholicisme moderne dont le programme avait été tracé, [Bernard Dompnier] en a écrit les pages parmi les plus belles et les plus fécondes » (« Introduction », in Bernard Hours et Daniel-Odon Hurel, dir., *Missions, vocations, dévotions : pour une anthropologie historique du catholicisme moderne*, Lyon, LARHRA, 2015 [disponible en ligne : <http://books.openedition.org/larhra/3937>]).

28 La brève rencontre avec Stéphane Audoin-Rouzeau à Clermont-Ferrand à la fin des années 1980 (il le retrouvera à Paris ensuite) apparaît comme d'autant plus importante que le tournant des années 1990 constitue, selon Christian Ingrao (2016), un moment de mutation de l'« histoire des mentalités politiques – en gros, celle que Stéphane Audoin-Rouzeau pratique dans sa thèse – [...] en histoire culturelle ». Si elle ne l'évoque pas dans son mémoire, dans un autre texte Raphaëlle Branche associe elle aussi à l'anthropologie historique le séminaire de S. Audoin-Rouzeau, qu'elle fréquente durant la préparation de sa thèse de doctorat au cours des années 1990 : « La fréquentation de son séminaire constituait un aiguillon régulier : l'anthropologie historique proposait des pistes stimulantes pour interpréter les violences, dépasser la sidération et proposer de les inscrire dans l'histoire » (in Yann Potin et Jean-François Sirinelli, dir., *Génération historienne*, op. cit., p. 446).

29 Outre les exemples déjà cités de Toulouse, Rennes ou Clermont-Ferrand, citons l'exemple de Philippe Poirrier (2004) qui organise plusieurs colloques s'« inscrivant dans une démarche d'anthropologie historique » à l'Université de Bourgogne dans les années 1990.

30 Nathalie Kouamé (2004), étudiante en sociologie au milieu des années 1980, évoque son entrée « dans le monde de l'historiographie française au moment même où celle-ci atteignait son rayonnement maximal sur les sciences humaines », « à la grande époque de la nouvelle histoire » où « les maîtres de cette histoire et leurs épigones étaient partout » : « les mots magiques étaient "histoire sociale", "longue durée", "anthropologie historique", "histoire-problème", "mentalités", "interdisciplinarité", "histoire totale", "marges", etc. ».

31 En 1978, André Burguière écrit : « Nous nous garderons de clore notre définition. L'anthropologie historique correspond peut-être beaucoup plus à un moment qu'à un secteur de la recherche historique », « L'anthropologie historique », in Jacques Le Goff, Roger Chartier et Jacques Revel, dir., *La Nouvelle histoire*, Paris, Retz, 1978, p. 29.

commencée par Alphonse Dupront et développée entre autres par Philippe Boutry ou Dominique Julia ; celui d'une anthropologie historique de la Grèce ancienne portée par Jean-Pierre Vernant, puis par Marcel Detienne, Pierre Vidal-Naquet, Nicole Loraux ou Pauline Schmitt-Pantel ; celui, enfin, du projet d'anthropologie historique médiévale lancé par Jacques Le Goff et poursuivi par Christiane Klapisch-Zuber, Claude Gauvard, Jean-Claude Schmitt ou Alain Boureau.

S'il est imprudent d'essayer de situer précisément une rupture, on observe néanmoins que la référence à ce terme se raréfie dans le corpus Histinéaires, une fois passée l'évocation de la période de formation dans les mémoires des cohortes historiennes formées dans les années 1970 et 1980. La raréfaction des mentions de l'anthropologie historique peut en partie être interprétée comme une conséquence de son succès, et par ce que Robert K. Merton a appelé l'« oblitération par incorporation » : le processus par lequel l'intégration d'une idée au sein du canon des savoirs (ici d'une discipline) s'accompagne d'un effacement progressif de son origine³². Les renouvellements engagés dans les années 1970 sous le terme d'anthropologie historique feraient aujourd'hui partie des acquis de la discipline historique : les historiens pourraient ainsi faire de l'anthropologie historique, sinon sans le savoir, du moins sans le dire.

Cette hypothèse charitable ne doit cependant pas faire oublier que le tournant des années 1990 et la décennie suivante sont aussi marqués par une remise en cause de la nouvelle histoire et des approches qui y sont associées, par une reconfiguration des alliances interdisciplinaires autour de paradigmes émergents et l'apparition de nouveaux « fronts pionniers », différents de ceux des années 1970 : au cours de ce mouvement, l'anthropologie historique paraît être peu à peu délaissée³³. Même au cœur des institutions incarnant l'anthropologie historique, celle-ci est bousculée et les mémoires s'en font l'écho : Elsa Marmursztejn, qui « rejoint le groupe des élèves d'Alain Boureau » en 1994, évoque par exemple le tournant scolastique imprimé par celui-ci à l'anthropologie historique de Jacques Le Goff – qui correspond à la création en 1993 du Groupe d'anthropologie scolastique³⁴. Les mémoires témoignent

32 Sur le processus d'« oblitération par incorporation » selon R. K. Merton, voir Arnaud Saint-Martin, *La sociologie de Robert K. Merton*, Paris, La Découverte, 2013, p. 4.

33 Par exemple Marie-Noëlle Bourguet (1993) présente son parcours comme allant « de l'anthropologie historique à l'histoire des savoirs et des sciences ». Sylvie Steinberg (2012) reprend à son compte le constat de Jocelyne Dakhlia : « Certainement, l'anthropologie historique a cessé d'être un front pionnier de l'histoire. »

34 Dans son mémoire, Elsa Marmursztejn (2014) fait état de l'héritage disputé de Jacques Le Goff au sein du GAHOM, entre Jean-Claude Schmitt, qui prend la direction du groupe à la suite de Le Goff en 1992, et Alain Boureau qui fonde en 1993, toujours au sein du Centre de recherches historiques de l'EHESS, le Groupe d'anthropologie scolastique (GAS). Les deux groupes finissent d'ailleurs par se réunir en 2016 au sein du groupe de recherches Anthropologie historique du long Moyen Âge (AhloMA) qui revendique la filiation avec Le Goff et la démarche d'anthropologie historique. L'inscription de l'anthropologie scolastique dans les reconfigurations plus générales de la discipline historique à la charnière des années 1980

aussi du rapprochement progressif, dans les années 2000, des centres Louis Gernet (où s'était développée l'anthropologie historique de la Grèce ancienne) et Gustave Glotz³⁵ : la convergence entre deux institutions dont l'opposition avait structuré les études grecques depuis le milieu des années 1960 marque à la fois l'assimilation progressive des acquis de l'anthropologie historique au sein des études de l'Antiquité grecque et la mise en berne d'un « pavillon » sous lequel avait été mené un long combat historiographique³⁶.

Ce pavillon n'est pas délaissé par l'ensemble de la corporation. Spécifiée, l'appellation peut continuer à servir de bannière sous laquelle présenter un renouveau historiographique auquel l'historien a participé (ou participe) : émergent du corpus une anthropologie historique de la violence – de la violence nazie avec Christian Ingrao (après Stéphane Audoin-Rouzeau)³⁷, du combat avec Annie Crépin, Xavier Boniface ou Odile Roynette (à la suite de Jean-Paul Bertaud)³⁸ –, une anthropologie historique du droit avec Pierre Monnet³⁹, une anthropologie historique du sport avec Paul Dietschy⁴⁰, ou une anthropologie historique du geste avec Anne-Claude Ambroise-Rendu (influencée par Alain Corbin)⁴¹. Mais ces quelques exemples de réactualisation du label ne peuvent masquer le constat général à la lecture du corpus : sans disparaître tout à fait, l'anthropologie historique s'efface progressivement dans les mémoires au cours des années 1990.

et 1990 est illustrée par la participation d'Alain Boureau au numéro du Tournant critique des *Annales* en 1989 : voir Alain Boureau, « Propositions pour une histoire restreinte des mentalités », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations* 44-6, 1989, p. 1491-1504.

35 Les bibliothèques des deux centres sont rassemblées en 2004, tandis qu'en 2010 est créée l'UMR ANHIMA qui réunit le Centre Gustave Glotz, le centre Louis Gernet et l'équipe Phéacie. Ce rapprochement est évoqué notamment dans C. Müller, 2008 ; V. Sébillotte Cuchet, 2009 ; P. Fröhlich, 2011 ; et V. Azoulay, 2013.

36 Comme l'explique Paulin Ismard (né en 1978) dans son témoignage pour *Généralisations historiennes* : au début des années 2000, « nul n'imaginait plus étudier en anthropologue la religion grecque sans recourir à l'érudition épigraphique, de même que les grands thèmes de l'anthropologie historique étaient des acquis communément partagés. [...] Il me semble même que la spécificité de notre génération tient à la diversité des approches et à l'affaiblissement relatif des "esprits d'écoles", dont l'opposition avait été si importante dans la constitution de la discipline. Nous y avons sans doute gagné en matière d'ouverture disciplinaire ce que nous avons perdu en cohésion intellectuelle » (in Yann Potin et Jean-François Sirinelli, dir., *Généralisations historiennes*, op. cit., p. 470). Si Corinne Bonnet affirme l'ambition d'une « véritable anthropologie historique des sociétés antiques » (Bonnet, 2002), dans la plupart des mémoires d'antiquistes qui lui sont postérieurs, on note une prise de distance vis-à-vis de ce courant, dont on ne revendique plus explicitement l'appartenance – même lorsqu'on en salue longuement les acquis (par exemple V. Sébillotte Cuchet, 2009 ; ou V. Azoulay, 2013).

37 C. Ingrao, 2016.

38 A. Crépin, 1999 ; X. Boniface, 2008 ; O. Roynette, 2010. Hubert Heyriès (2006) relève également le renouveau porté entre autres par « l'anthropologie du combattant ».

39 P. Monnet, 2002.

40 P. Dietschy, 2012.

41 A.-C. Ambroise-Rendu, 2011.

Au-delà de l'anthropologie historique, l'anthropologie

L'évocation de l'anthropologie historique n'épuise cependant pas les formes d'apparition de l'anthropologie dans les mémoires de synthèses rassemblés par Histinéaires, et sa raréfaction ne doit pas être analysée comme un repli disciplinaire. Au contraire, l'effacement progressif de l'anthropologie historique au sein du corpus laisse plus de place à l'évocation d'un rapport plus direct à la discipline anthropologique. L'analyse du corpus permet ainsi d'esquisser l'histoire du « troisième moment » des rapports entre histoire et anthropologie, qui s'ouvre dans les années 1990 – duquel participe la table ronde organisée par la Société d'histoire moderne et contemporaine en 2002. Loin de signer le désintérêt des historiens pour l'anthropologie, ce moment semble marqué par le renouvellement d'un dialogue proprement interdisciplinaire entre historiens et anthropologues.

Les modalités du rapport des historiens à l'anthropologie

Si le terme même d'anthropologie apparaît dans plus de 180 mémoires, dans un tiers des cas il apparaît moins de deux fois dans le mémoire, et dans un autre tiers plus de dix fois. Il est, du reste, difficile de se contenter de ces chiffres qui peuvent recouvrir des réalités très différentes : outre la question de l'instabilité du vocabulaire renvoyant à cette autre discipline que représente, pour les historiens, l'anthropologie⁴², le nombre de mentions n'est pas un indicateur fiable de l'ampleur du dialogue entamé avec l'anthropologie – d'autant que l'« anthropologie » peut aussi être un objet pour l'historien (ce qui n'interdit pas un usage de l'anthropologie, mais ne l'implique pas non plus)⁴³. Au-delà de ces chiffres, c'est donc l'analyse en contexte des mentions de l'anthropologie dans le corpus qui peut nous permettre de comprendre le sens de ces mentions et d'essayer de saisir les modalités du rapport des historiens à cette discipline.

42 L'analyse qui suit porte donc sur les mentions au sein du corpus d'un dialogue entamé avec la discipline désignée sous les termes « anthropologie » ou, plus rarement, « ethnologie ». Lorsqu'ils ne renvoient pas à une désignation institutionnelle spécifique, les deux termes apparaissent souvent interchangeables (quand ils sont juxtaposés, la différence n'est jamais discutée). La référence à l'anthropologie et celle à l'ethnologie concernent la plupart du temps les mêmes mémoires : très peu de mémoires mentionnent plusieurs fois la seconde sans faire aussi mention de la première – on note cependant que la plupart des mémoires privilégiant le vocable de l'ethnologie sont le fait des historiens les plus âgés du corpus : Rémy Cazals (né en 1942), Rémy Pech (né en 1944), Annie Bleton-Ruget (née en 1946), Claudine Delacroix-Besnier (née en 1948) ou Évelyne Cohen (née en 1950).

43 Citons le cas de l'anthropologie de la Société des Observateurs de l'homme pour Jean-Luc Chappey (2010), de l'anthropologie criminelle pour Frédéric Chauvaud (1997), du goût pour l'anthropologie de Coquebert de Montbret chez Iabelle Laboulais (2010), ou des liens entre ethnologie et histoire orale dans Florence Descamps (2014). Le mémoire où les termes « anthropologie » et « ethnologie » sont le plus cités est celui d'Emmanuelle Sibeud (2014) dans lequel elle revient sur ses travaux consacrés à la construction des savoirs africanistes, tout en témoignant d'un dialogue étroit avec l'anthropologie contemporaine.

L'étude du corpus permet tout d'abord de mettre en lumière les formes de la rencontre et du dialogue des historiens avec l'anthropologie. Les premiers contacts peuvent avoir lieu lors des années de formation. La plupart des auteurs du corpus ont suivi une formation centrée sur la discipline historique où l'anthropologie a peu de place – les classes préparatoires, par lesquelles passent près de la moitié des auteurs du corpus, sont bien pluridisciplinaires, mais le cursus est le plus souvent « littéraire » (littérature, philosophie, lettres classiques, ...) et l'initiation à l'anthropologie repose alors le plus souvent sur des lectures personnelles de « classiques » des sciences sociales. Quelques auteurs mentionnent des cours d'anthropologie au sein de leur cursus historique⁴⁴, tandis que d'autres ont même suivi une formation plus ou moins poussée en anthropologie⁴⁵. L'initiation à l'anthropologie passe néanmoins le plus souvent par des séminaires, dans la plupart des cas à partir du deuxième cycle ou durant la thèse⁴⁶, qui peuvent laisser une forte empreinte⁴⁷. La rencontre avec l'anthropologie est souvent mêlée à celles d'autres disciplines dans des séminaires pluridisciplinaires⁴⁸, ou dans des séminaires organisés par des historiens mais régulièrement ouverts à des spécialistes d'autres sciences sociales⁴⁹. Ces rencontres se mêlent aux lectures et ont parfois une influence marquée sur les travaux des jeunes historiens : ainsi dans son mémoire, Anne-Emmanuelle Demartini remercie Jean-Claude Chamboredon de l'avoir poussée à suivre des séminaires et colloques organisés à l'EHESS et au musée des Arts et Traditions Populaires :

Mes premiers travaux de recherche ont été marqués par ces échanges qui invitaient à considérer l'histoire comme une science sociale qui devait dialoguer avec les disciplines voisines. Plus encore que les historiens, ce sont les sociologues, les géographes et surtout les anthropologues que je lisais alors et qui m'ont influencée dans les recherches que j'ai menées sur la Corse⁵⁰.

44 Laurent Vidal (2005) à l'IEP de Grenoble ; Jean-François Chanet (2002) et Anne-Emmanuelle Demartini (2014) au sein du DEA de sciences sociales de l'ENS d'Ulm.

45 Didier Nativel (2013), Anne Kerlan (2014) et Emmanuelle Sibeud (2014) évoquent tous trois dans leur mémoire un passage par le département d'anthropologie de l'université de Nanterre (Anne Kerlan raconte d'ailleurs la « belle catastrophe » que fut son parcours en anthropologie), tandis qu'Isabelle Kouamé (2004) vient à l'histoire après une maîtrise de sociologie au cours de laquelle elle suit des cours d'ethnologie.

46 Parfois plus tôt, comme pour Frédérique Langue (2003), qui suit le séminaire de Claude Lévi-Strauss au Collège de France dès ses années de classes préparatoires.

47 Celui de Daniel Fabre dans S. Brunet (2003), celui d'Alban Bensa dans H. Blais (2012), le séminaire étudiant organisé par Michel Naepels dans C. de Castelnuovo-L'Estroile (2013) ou E. Sibeud (2014).

48 Anne-Marie Helvétius (2003) évoque les réunions informelles « d'une quinzaine de thésards, historiens, littéraires, philosophes, archéologues, politologues, anthropologues ou juristes, qui, en l'absence de tout professeur, échangeaient librement autour du thème de recherche et de la méthodologie de l'un d'entre eux ».

49 Citons parmi d'autres celui de Jean-Claude Schmitt pour Geneviève Bühner-Thierry (2004), celui de Bernard Vincent pour Grégoire Salinero (2012), ou ceux organisés à l'IHTP sur « La France au miroir du Bicentenaire » pour P. Garcia (2011).

50 A. E. Demartini, 2014.

Les mémoires témoignent de la persistance des contacts avec l'anthropologie au-delà de la période de formation. Les références bibliographiques laissent entrevoir un corpus d'anthropologues lus – ou du moins cités régulièrement – par les historiens. Sans surprise, les plus cités appartiennent au canon des sciences sociales, comme Claude Lévi-Strauss et Marcel Mauss, mentionnés dans plus de quarante mémoires pour le premier et dans une trentaine pour le second. Un certain nombre d'anthropologues français actifs dans la seconde moitié du xx^e siècle – Roger Bastide, Georges Balandier, Françoise Héritier, Maurice Godelier, Françoise Zonabend, Martine Segalen, Jean-Loup Amselle, Marc Abélès – sont cités près d'une dizaine de fois. Notons aussi l'importance de la référence faite aux travaux de Jack Goody, auquel dix-huit mémoires font référence, et ceux de Clifford Geertz mentionnés par treize mémoires. D'autres anthropologues français, comme Daniel Fabre, Agnès Fine, Jean-Luc Bonniol ou Alban Bensa – chacun cité par une dizaine de mémoires – ne sont pas seulement évoqués à travers leurs œuvres mais pour leurs enseignements, leurs séminaires ou pour les collaborations nouées avec des historiens. En effet, le contact avec l'anthropologie n'est pas uniquement, et pas même principalement, livresque : les mémoires rendent compte de rencontres humaines au cours d'événements scientifiques⁵¹, au sein des comités de revue⁵² ou à l'occasion de programmes de recherche⁵³ – des collaborations interdisciplinaires qui donnent parfois lieu à des publications (ouvrages collectifs, numéros de revue⁵⁴). Par ailleurs, un certain nombre de centres et laboratoires de recherche sont pluridisciplinaires, et de nombreux auteurs reviennent dans leur mémoire sur l'intérêt de côtoyer des spécialistes d'autres disciplines, parmi lesquels des anthropologues⁵⁵.

51 Parmi d'autres P. Boilley, 2000 ; C. Bard, 2002 ; N. Coquery, 2006 ; S. Lefebvre, 2006 ; C. Lemerrier, 2011 ; D. Nativel, 2013.

52 Michel Cahen (2010) au sein de la revue *Lusotopie* qu'il participe à fonder en 1992, Luc Capdevila (2006) dans la revue *Clio*, Pierre-Yves Saunier (2010) ou Nicolas Offenstadt (2012) à *Genèses*, ou Patrick Garcia (2011) avec *EspacesTemps*.

53 Luc Capdevila (2006) revient sur le programme de recherche sur la guerre du Chaco, porté notamment par l'ethnologue Nicolas Richard et l'ethnolinguiste Capucine Boidin ; Sylvie Mouysset (2006) évoque sa participation au réseau de recherche interdisciplinaire sur l'état civil formé par l'anthropologue Agnès Fine et la juriste Claire Neirinck ; Paul Dietschy (2012) évoque le projet de recherche collectif lancé autour du football en Europe ; Corinne Marache (2016) détaille les divers projets pluridisciplinaires qu'elle a menés autour de la question des produits du terroir.

54 Deux exemples parmi tant d'autres : Laurence Moulinier-Brogi (2008) mentionne un ouvrage collectif issu d'un travail mené par une équipe interdisciplinaire rassemblant histoire, histoire de l'art, ethnologie ou anthropologie, autour de l'histoire de la noyade ; Jean-François Klein (2014) évoque la co-direction avec l'anthropologue Christian Culas d'un numéro de la revue *Moussons, recherches en sciences humaines sur l'Asie du Sud-Est* consacré au Viêt-Nam.

55 Parmi d'autres, Stéphane Boisselier (2002) au sein du LaMOP, Emmanuelle Loyer (2004) au sein du Centre d'études nord-américaines, Charlotte de Castelnaud-L'Estoile (2012) au sein de l'UMR Mondes américains, Anne Kerlan (2014) au sein du Centre d'études chinoises, Emmanuelle Sibeud (2014) au sein du Centre d'études africaines, etc.

Les mentions des contacts avec l'anthropologie sont donc nombreuses, et semblent rendre compte, pour certaines d'une collaboration étroite et au long cours⁵⁶, pour d'autres seulement d'une brève rencontre – mais considérée comme suffisamment importante pour être mentionnée. Il convient cependant de traiter ces évocations avec précaution. Le mémoire de synthèse des activités scientifiques est d'abord un exercice professionnel, intégré à un dossier présenté en vue de l'obtention de l'habilitation à diriger des recherches. Or, comme l'écrit Bénédicte Girault⁵⁷, l'interdisciplinarité est d'autant plus présente dans les mémoires qu'elle est devenue un mot d'ordre du financement de la recherche et un des critères explicites mis en avant par les instances d'évaluation de la recherche. Il ne s'agit pas de mettre en doute le discours des historiens dans ces mémoires, mais la conscience de la nature de l'exercice invite à ne pas s'arrêter à un inventaire des mentions et à analyser les influences sur les pratiques historiennes du dialogue avec l'anthropologie.

Les effets du détour par l'anthropologie sur les pratiques historiennes

L'usage de l'anthropologie renvoie généralement à une interdisciplinarité conçue comme pratique permettant, par l'emprunt d'un certain nombre d'outils et de problèmes à la discipline voisine, de croiser les regards et les approches – « aller à la rencontre d'autres compréhensions, d'autres modèles d'intelligibilité⁵⁸ » – sur un même objet. Or la lecture du corpus révèle un ensemble de domaines historiographiques, ou d'objets, dont l'étude semble précisément favoriser la référence à l'anthropologie : ainsi les historiens abordant dans leur mémoire les questions de la filiation et de la famille⁵⁹, ou celles de l'écrit et des pratiques scripturales⁶⁰, évoquent souvent, d'une manière ou d'une autre, un contact avec l'anthropologie. Parmi ces travaux, certaines références issues de l'anthropologie sont d'ailleurs largement parta-

56 Qu'on pense à la collaboration entre Maryline Crivello (2006) et Jean-Luc Bonniol autour des images, de l'imaginaire et des mémoires, entre Sylvie Mouysset (2006) et les anthropologues du Laboratoire d'anthropologie et d'histoire de l'institution culturelle de Toulouse, ou encore entre Charlotte de Castelnaud-L'Estoile (2013) et Manuela Carneiro da Cunha.

57 Dans ce volume, voir la contribution de Bénédicte Girault.

58 P. Blaudeau, 2008. Xavier Boniface (2008) offre une autre formulation de cette posture largement partagée : « Les problématiques en histoire peuvent être relevées, inspirées ou renouvelées par le recours à celles d'autres disciplines des sciences humaines et sociales. » Voir aussi, les propos de Sylvie Mouysset (2006) : « Ce que j'attends de l'anthropologie est qu'elle nous ouvre l'esprit, à nous historiens parfois frappés par la routine, cette habitude qui nous joue des tours et recouvre de rouille nos outils conceptuels traditionnels. En renouvelant les thématiques autant que les approches des faits considérés, l'anthropologie nous oblige à prendre de nouvelles marques. »

59 F.-J. Ruggiu, 2002 ; F. Langue, 2003 ; D. Avon, 2005 ; O. Marin, 2005 ; J.-P. Barrière, 2006 ; D. Lett, 2006 ; J. Morsel, 2006 ; S. Mouysset, 2006 ; H. Debax, 2008 ; R. Branche, 2010 ; G. Salinero, 2012 ; S. Steinberg, 2012 ; A.-E. Demartini, 2014.

60 D. Bégot, 1999 ; S. Boisselier, 2002 ; M. Virol, 2005 ; O. Marin, 2005 ; S. Mouysset, 2006 ; C. Proust, 2010 ; P. Marcilloux, 2011 ; P. Rygiel, 2011.

gées ce qui laisse penser qu'elles font partie du canon (sous-)disciplinaire : qu'on pense aux travaux de Claude Lévi-Strauss sur la parenté ou à ceux de Jack Goody sur la raison graphique. Le champ de l'histoire religieuse⁶¹ et celui de l'histoire des femmes et du genre⁶² apparaissent également comme particulièrement propices à l'interdisciplinarité et notamment à la rencontre entre histoire et anthropologie. Le dialogue entre les deux disciplines se noue plus ponctuellement autour d'autres objets : la violence⁶³, le crime⁶⁴, la mémoire⁶⁵, la mort⁶⁶, le corps⁶⁷, les techniques⁶⁸ ; ou de concepts comme ceux de « don⁶⁹ » ou de « sociabilité⁷⁰ ».

Indépendamment du problème analysé, c'est parfois l'espace étudié qui « impose » la rencontre avec l'anthropologie : c'est en particulier le cas des aires géographiques lointaines et des espaces (post)coloniaux. Les historiens de l'Amérique du Sud et des Antilles⁷¹, de l'Afrique⁷² ou de l'Asie⁷³, malgré la diversité de leurs terrains, de leurs questionnements ou de leurs méthodes, témoignent presque systématiquement d'un rapport étroit avec l'anthropologie – jusqu'à parfois se considérer (ou être considérés) comme anthropologue (Fabienne Le Houérou) ou « historien-anthropologue » (Pierre Boilley). La proximité avec l'anthropologie est souvent mise en rapport avec les conditions de travail : tant du point de vue de la littérature existante que des interlocuteurs possibles, ces terrains forcent l'interdisciplinarité. Les inscriptions institutionnelles renforcent encore ce dialogue puisque la plupart de ces chercheurs sont affiliés à des centres de recherche liés à des aires culturelles plutôt qu'à une discipline⁷⁴. Le dialogue avec l'anthropologie s'explique donc autant par des motifs d'ordre intellectuel que par des effets de parcours et

61 D. Iogna-Prat, 1997 ; S. Brunet, 2003 ; G. Cuchet, 2004 ; F. Meyer, 2006 ; C. Maurer, 2007 ; P. Blaudeau, 2008 ; F. Mazel, 2009 ; K. Dirèche, 2012 ; J.-P. Moisset, 2013 ; A. Massoni, 2015 ; C. Soussen, 2016.

62 R. Rogers, 2001 ; C. Bard, 2002 ; A. Carol, 2004 ; L. Capdevila, 2006 ; S. Chaperon, 2009 ; F. Virgili, 2009 ; S. Steinberg, 2012 ; M.-R. Schpun, 2013.

63 A. Crépin, 1998 ; L. Capdevila, 2006 ; X. Boniface, 2008 ; F. Virgili, 2009 ; R. Branche, 2010 ; I. Renaudet, 2010 ; O. Roynette, 2010 ; A.-E. Demartini, 2014 ; C. Ingraio, 2016.

64 D. Kalifa, 1999 ; F. Collard, 2003 ; A. E. Demartini, 2014.

65 M. Crivello, 2008 ; L. Vadelorge, 2008 ; C. Milkovitch-Rioux, 2013 ; F. Descamps, 2014 ; S. Michonneau, 2015.

66 R. Gonzáles Villaescusa, 2004 ; J.-P. Barrière, 2006 ; I. Renaudet, 2010 ; Massoni, 2015.

67 J. Dumont, 2006 ; P. Dietschy, 2012 ; D. Nativel, 2013.

68 L. Perez, 2008 ; C. Verna, 2008.

69 F. Le Houérou, 2007 ; F. Mazel, 2009 ; V. Azoulay, 2013.

70 N. Le Roux, 2006 ; C.-É. Levillain, 2011 ; V. Hébard, 2013 ; F. Torres, 2018.

71 S. Mam Lam Fouck, 1998 ; F. Langue, 2003 ; L. Capdevila, 2006 ; J. Dumont, 2006 ; L. Vidal, 2009 ; O. Compagnon, 2011 ; V. Hébrard, 2013 ; C. de Castelnau-L'Estoile, 2013 ; M.-R. Schpun, 2013 ; E. Sibeud, 2014.

72 P. Boilley, 2000 ; S. Dulucq, 2005 ; F. Le Houérou, 2007 ; D. Valérian, 2010 ; K. Dirèche, 2012 ; D. Nativel, 2013.

73 P. Journoud, 2014 ; N. Kouamé, 2004 ; A. Kerlan, 2014 ; J.-F. Klein, 2014.

74 Voir la note 55 du présent chapitre.

par le jeu des inscriptions institutionnelles, ces raisons étant inextricablement mêlées les unes aux autres dans ces discours.

Comme l'observe Bénédicte Girault, le discours interdisciplinaire sur des objets de recherches transversaux se double parfois d'un discours sur l'hybridation des méthodes et des démarches : le rapprochement entre histoire et anthropologie se noue alors dans le rapport à l'objet plus que dans l'objet lui-même. Les mémoires témoignent en effet de la manière dont les pratiques ethnographiques nourrissent celles de l'historien lorsqu'il réalise des entretiens⁷⁵ mais aussi parfois des observations⁷⁶, dont il peut rendre compte dans son « carnet de terrain⁷⁷ ». Ce rapprochement des méthodes renvoie à une transformation de la posture de l'historien qui est moins *face à un objet que sur son terrain*⁷⁸ : l'historien voyage dans le temps comme l'ethnologue dans l'espace, ou, comme le dit Alain Hugon, « la visite du temps passé relève de processus semblables à ceux des séjours dans des sociétés étrangères⁷⁹ ».

75 L'explicitation de l'usage de l'histoire orale (très répandu au sein du corpus : près d'une centaine d'auteurs mentionnent la réalisation d'entretiens) est parfois l'occasion de se situer face aux pratiques ethnographiques dans d'autres disciplines (anthropologie et sociologie essentiellement) : par exemple, S. Mam Lam Fouck, 1998 ; C. Bard, 2002 ; A.-M. Granet-Abisset, 2002 ; L. Capdevila, 2006 ; F. Le Houérou, 2007 ; S. Combe, 2008 ; R. Branche, 2010 ; C. de Castelnau-L'Estoile, 2013. Florence Descamps (2014) revient d'ailleurs sur la filiation entre ethnographie et histoire orale.

76 P. Boilley, 2000 ; F. Le Houérou, 2007 ; M.-R. Schpun, 2013. Dans son mémoire, Rémi Dalisson (2006) considère son passage par le service militaire et ces années d'enseignement dans le secondaire, comme des terrains « d'expérimentations et d'observations, entre ethnologie, sociologie et histoire culturelle », des expériences qui « relancèrent [sa] réflexion sur les sociabilités, les représentations, le langage et les symboliques politiques ». Nicolas Hatzfeld (2009) revient sur son retour à l'usine en tant qu'universitaire, vingt ans après ses années d'établissement, et sur l'apport de cette ethnographie (observations participantes, entretiens) pour l'historien du travail : « Elle me conduit à être très attentif à la relation au monde que j'étudie, afin d'être à la fois clair et de plain-pied, pour reprendre une formule qu'utilisent Marc Bloch pour l'histoire et Jean-Michel Chapoulie pour l'ethnographie. »

77 Fabienne Le Houérou (2007) ou Fabrice d'Almeida (2007) mentionnent l'existence de carnets de terrain ; Sylvie Mouysset (2006) regrette justement « de n'avoir pas tenu de carnet de terrain pendant toutes ces années de fréquentation assidue des Archives de l'Aveyron, à l'instar des anthropologues ».

78 L'expression « mon terrain » (de recherche, d'étude, d'observation, d'enquête, ...) revient dans plus d'une vingtaine de mémoires.

79 A. Hugon, 2009. La même image est évoquée par Nicolas Le Roux (2006) : « En se forçant à sortir de soi-même, on peut espérer dévoiler une partie du mystère des comportements des hommes et des femmes d'autrefois, comme l'ethnologue, se déplaçant dans l'espace, cherche à comprendre l'étrangeté d'une autre civilisation, même si la possibilité d'une "résurrection" intégrale des temps anciens est un leurre. »

L'étude du passé prend d'ailleurs souvent la forme de la rencontre avec l'« étrangeté⁸⁰ » ou l'« altérité⁸¹ ». Celle-ci constitue d'ailleurs pour certains le cœur du métier d'historien⁸² : la lecture de Michel de Certeau et d'Alphonse Dupront confirme ainsi Stéphane Gal dans l'idée « que l'altérité, patiemment dévoilée, était la plus grande quête de l'historien. Et son plus grand défi ! » ; tandis que « penser la complexité et l'altérité du passé au temps présent guide [la] pratique du métier » de Marc Bergère⁸³. L'enjeu est alors pour l'historien de trouver la bonne distance, qui permette de reconnaître l'altérité, sans la poser comme hors de portée du discours historien⁸⁴. Dans une telle perspective, le détour par l'anthropologie peut s'avérer précieux : Sandrine Kott s'en inspire pour penser une démarche de « décentrement » qui « s'efforce de ne pas recourir systématiquement aux catégories familières d'analyse mais de percevoir l'objet comme fondamentalement étranger (*fremd*) » – notamment à travers le recours à la « *thick description* » (ou « description dense ») de Clifford Geertz⁸⁵. Plus largement, les développements des anthropologues sur la situation d'enquête peuvent nourrir la réflexivité des historiens tant sur

80 Anne Kerlan (2014) évoque son « goût de l'étrangeté » ; Pierre Chastang (2011) invite à ne pas « perd[re] de vue l'étrangeté irréductible de l'historicité humaine » ; François Godicheau (2009) voudrait « restituer [les paroles des témoins] dans leur étrangeté à notre présent, suggérer que ce passé est en réalité lointain et parle une langue différente de la nôtre, comme une terre étrangère » ; pour Nicolas Le Roux (2006), « il est nécessaire de prendre conscience de l'étrangeté du passé » ; Emmanuelle Loyer (2004) loue les archives radiophoniques en ce qu'elles sont capables de « faire resurgir le passé, tout en le rendant dans son étonnante étrangeté ».

81 Selon John Tolan (2011), « l'intérêt de la recherche historique est précisément d'être constamment surpris, de confronter ses idées préconçues avec les témoignages textuels et matériels du passé, de faire face à la fois à l'altérité et à la proximité du Moyen Âge ». Voir aussi O. Roynette, 2010 ; P. Gervais, 2012.

82 Tout en employant parfois l'analogie entre voyage dans le temps et voyage dans l'espace, les historiens du monde colonial prennent aussi leurs distances par rapport au vocable de l'altérité qui confine parfois à l'exotisme, et qui a surtout imprégné la rhétorique de justification de la domination et de la violence coloniales (P. Boilley, 2000 ; R. Branche, 2010).

83 S. Gal, 2011 ; M. Bergère, 2013.

84 « Lorsque j'appelle (comme d'autres) à prendre en considération l'altérité fondamentale de la société médiévale, mon but n'est pas d'affirmer son étrangeté irréductible à tout autre discours qu'un discours indigène, mais de ménager un espace d'observation objective, contre la fausse familiarité et/ou contre la fausse distanciation qu'est la simple inversion par rapport à nous (donc toujours ethnocentrique) », J. Morsel (2009). Pour Florence Alazard (2014) (inspirée par Arlette Farge), la citation sert à « rappeler l'altérité radicale de ceux dont on parle (et à la place de qui on pourrait parler), maintenir la distance nécessaire et obligée entre ce passé qu'on rend présent et un présent qui doit céder au passé un peu de sa place ».

85 S. Kott, 2001. La notion est aussi citée par F. d'Almeida (2007) et S. Venayre (2010). Christian Ingrao (2016) évoque la « description dense » sans mentionner Geertz, tandis que Dominique Kalifa (1999) cite Geertz comme inspiration pour son « attention croissante aux catégories, au langage et aux images construites et maniées par les acteurs de l'histoire » et Nicolas Le Roux (2006), expliquant que « les travaux des anthropologues aident à approcher ce monde du voir et du faire voir, du croire et du faire croire », évoque Clifford Geertz aux côtés de Victor Turner et de Georges Balandier.

le statut des sources⁸⁶ que sur la place de l'historien dans son enquête – « le peintre est dans le tableau⁸⁷ ». Selon Charlotte de Castelneau-L'Estoile :

L'anthropologie permet à la fois de mettre à distance en refusant les fausses évidences et d'entrer dans les catégories des acteurs. Il m'a parfois été reproché de faire de l'histoire interne et d'être trop proche de mes sujets. Ce type de critique, que j'accepte bien sûr, venait cependant souvent de personnes que je considérais moi-même comme manquant de sens anthropologique dans l'analyse de leurs sujets⁸⁸.

L'anthropologie n'est pas la seule source revendiquée pour justifier l'abandon de la posture de surplomb⁸⁹ au profit d'un regard plus « compréhensif », d'une attention plus grande accordée aux individus, à leur point de vue et à leur « vécu⁹⁰ », à leurs pratiques observées « à hauteur d'homme⁹¹ » et parfois dans les « marges⁹² » : ce mouvement s'inscrit en effet dans les renouvellements au sein de la discipline historique (mais pas sans lien avec l'anthropologie) des années 1970 et 1980, nourris entre autres d'influences étrangères,

86 Ainsi, chez Sonia Combe (2008), Pierre Chastang (2011) ou Étienne Anheim (2015), la référence aux travaux de Jack Goody sur les pratiques d'écriture sert une réflexion sur les pratiques documentaires des historiens.

87 Patrick Garcia (2011) intitule l'introduction de son mémoire « S'inclure dans le tableau » ; tandis que Stéphane Michonneau (2015) consacre une sous-partie de son mémoire à « L'historien impliqué » – comme il l'explique « le parti pris de l'histoire-enquête implique une place centrale réservée à l'historien-enquêteur ».

88 C. de Castelneau-L'Estoile, 2013. Étienne Anheim, dans un article de 2012 sur les rapports entre histoire et anthropologie, évoque précisément comment certains historiens, par leurs choix d'écriture, « mett[ent] en évidence la position d'enquêteur et d'auteur, et pla[cent] à distance le témoin sans pour autant s'installer en position de surplomb » (Étienne Anheim, « L'historien au pays des merveilles ? Histoire et anthropologie au début du xx^e siècle », *L'Homme* 203-204, 2012, p. 406).

89 Jacques Dumont (2006) affirme sa volonté de « rompre avec l'unilatéralisme ou toute posture de surplomb » ; Fabienne Le Houérou (2007) explique comment « en se rapprochant du témoin et de la banalité de sa réalité, les positions de surplomb étaient évitées » ; Pierre-Yves Saunier (2010) invite à « pass[er] au large des explications en surplomb pour rentrer dans le gras du matériau historique ».

90 Le lexique du « vécu » sature le corpus, et certains auteurs en font le cœur du travail historique : « Je conçois l'histoire comme une observation empirique des expressions du vécu » (D. Avon, 2005). Frédéric Bozo (1997) plaide pour une histoire stratégique « qui rend compte – ce qui est plus important pour les historiens – de la réalité du “vécu” de ceux qui ont fait l'histoire ». Voir aussi L. Capdevila, 2006 ; F. Meyer, 2006 ; V. Hébrard, 2013.

91 J.-F. Muracciole, 2005.

92 Véronique Hébrard (2013) note après Nicole Loraux que « l'un des apports de l'anthropologie est, en quelque sorte, d'obliger l'histoire à réintégrer les marges ». Sur le lien entre l'anthropologie et l'attention portée aux « marges », voir aussi S. Kott, 2001 ; N. Kouamé, 2004 ; M. Figeac-Monthus, 2013 ; C. Ingrao, 2016.

celle de l'*history from below* britannique⁹³, de l'*Alltagsgeschichte* allemande⁹⁴ ou de la *microstoria* italienne⁹⁵.

Le rapprochement des historiens vers les anthropologues est aussi permis par un mouvement inverse au sein de la discipline anthropologique, marquée, au tournant des années 1980 et 1990, par « le triomphe de l'ethnographie réflexive⁹⁶ » et à sa suite, par l'émergence d'une « ethnographie historique » à travers la multiplication de « travaux [...] qui cherchent à associer la connaissance que l'on peut avoir d'une communauté par l'expérience de terrain et le savoir sur son passé qu'apportent les archives⁹⁷ » – une orientation bien visible parmi les anthropologues les plus cités dans le corpus (voir *supra*). Les analogies entre la position de l'historien et celle de l'anthropologue font « signe vers une conception unifiée des sciences sociales dans leur rapport à l'expérimentation : un terrain, sur lequel construire une démarche d'enquête⁹⁸ », pourtant le pas est rarement franchi dans les mémoires. Si la revendication d'une telle conception – dans le cas précis d'une épistémologie commune entre histoire et anthropologie – n'apparaît pas au sein du corpus⁹⁹, c'est d'abord parce que « le mémoire de synthèse n'est que marginalement saisi comme un lieu pour la théorisation¹⁰⁰ ». C'est une des raisons qui pourraient expliquer la faible

93 Plus d'une trentaine de mémoires évoquent les expressions « *from below* », « par le bas » ou « par en bas » (devenues idiomatiques dans le langage historien, elles sont fréquemment mentionnées entre guillemets), et à peu près autant la figure tutélaire d'Edward P. Thompson. Pierre Judet (2015) évoque ainsi comment sa thèse, qu'il réalise dans les années 1990, a été l'occasion « de passer "de la classe" aux mondes de production et des mondes de production aux territoires grâce à la pratique d'une histoire inspirée par *the History from below* des historiens anglais comme E. P. Thompson et de la *microstoria* italienne, notamment celle de Franco Ramella ».

94 Notamment chez S. Kott, 2001 ; mais aussi C. Maurer, 2007 ; J.-M. Olivier, 2008 ; N. Hatzfeld, 2009.

95 Près de 80 mémoires font référence à la *microstoria* ou au vocable qui lui est associé (« ras du sol », « jeux d'échelles »). Entre autres exemples : Mónica-Raisa Schpun (2013) revendique « une démarche "micro-historique" » par laquelle elle essaie « de rester au plus près du vécu de Carlota [Pereira de Queiroz], de ses expériences quotidiennes, des rapports qu'elle tissait, des conflits qu'elle affrontait et contournait tant bien que mal ». Les mentions de l'anthropologie historique, de l'*History from below*, de l'*Alltagsgeschichte* et de la *microstoria* (souvent présentes dans les mêmes mémoires) appellent à une histoire croisée de ces « courants » (plus ou moins contemporains) et des usages de l'anthropologie par les historiens.

96 Florence Weber, *Brève histoire de l'anthropologie*, Paris, Flammarion, 2015, p. 288 sq.

97 Marshall Sahlins, *La découverte du vrai Sauvage et autres essais*, Paris, Gallimard, 2007, p. 265-266, cité par Michel Naepels, « Anthropologie et histoire : de l'autre côté du miroir disciplinaire », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 65-4, 2010, p. 873-884. L'article propose d'étudier le croisement entre l'histoire et l'anthropologie au sein de la discipline anthropologique, et revient précisément sur l'attention portée à l'historicité par un pan important de l'anthropologie contemporaine.

98 Étienne Anheim, « L'historien au pays des merveilles ? ... », art. cit., p. 408. Par exemple : « certains d'entre eux [les ethnologues] – nous pensons notamment à Daniel Fabre – mobilisent des problématiques et des méthodes qui ne sont guère éloignées de celles des historiens de la culture », P. Poirrier, 2004.

99 Même si on la devine chez P. Boilley, 2000 ; F. Le Houérou, 2007.

100 Dans ce volume, voir la contribution de Bénédicte Girault.

présence au sein du corpus des différents discours théoriques unitaires sur les sciences sociales qui se sont succédé depuis le début du xx^e siècle, tels que ceux de Claude Lévi-Strauss ou de Fernand Braudel caractéristiques du premier moment évoqué en introduction, mais aussi de la proposition de Jean-Claude Passeron par exemple. Par ailleurs, le mémoire de synthèse est d'autant moins un lieu de remise en cause des frontières entre disciplines qu'il constitue un outil de légitimation professionnelle encourageant un ancrage disciplinaire fort : l'auteur s'adresse, lors de son habilitation, à un jury très majoritairement historien¹⁰¹, avant de déposer la plupart du temps un dossier pour la qualification devant les jurys des sections disciplinaires du CNU¹⁰².

Dans son article de 1978 sur l'anthropologie historique, André Burguière plaçait la rencontre entre historiens et anthropologues sous le signe de la critique de l'idée de progrès, suggérant alors que l'anthropologie puisse être « un mal passager » pour l'historien¹⁰³. Le corpus Histinéaires porte, on l'a vu, la marque du moment historiographique qu'a constitué l'anthropologie historique – mais il témoigne surtout de son déclin : on a noté, en effet, la raréfaction de la référence à l'appellation au-delà des évocations de la période de formation. Le mal est-il donc passé ? Ou s'est-il banalisé ?

Ce premier regard posé sur les mémoires de synthèse montre que les relations nouées par les historiens avec les anthropologues, peut-être moins visibles que dans les années 1970, ont surtout pris des formes différentes que celle du projet, sinon impérialiste, du moins très intégratif, de l'anthropologie historique¹⁰⁴. L'étude du corpus Histinéaires révèle en effet la fréquence et la permanence des échanges entre les deux disciplines – par des contacts réguliers au sein d'institutions de recherche, par des collaborations ponctuelles à l'occasion d'un projet spécifique, ou par des lectures croisées. Près d'un demi-siècle après l'émergence de l'anthropologie historique, le mal n'en finit donc pas de passer, et l'on doit dès lors se demander si les échanges entre histoire et anthropologie ne cachent pas autre chose que la remise en cause de la notion de progrès – depuis le dialogue s'est noué autour de nouvelles interrogations

101 Les statistiques sur les jurys d'habilitation ne sont pas suffisamment complètes et solides pour être pleinement exploitées, elles laissent néanmoins entrevoir un taux de jurés non-historiens inférieur à 10 %.

102 Depuis la loi n° 2020-1674 du 24 décembre 2020 sur la programmation de la recherche (article 5), les maîtres de conférences titulaires d'une habilitation à diriger des recherches n'ont plus besoin de la qualification par le CNU pour postuler à des postes de professeur.

103 André Burguière, « L'anthropologie historique », art. cit., p. 45.

104 En suivant les intuitions d'Étienne Anheim et de Benoît Grévin (« "Choc des civilisations" ou choc des disciplines ? Les sciences sociales et le comparatisme », *Revue d'histoire moderne & contemporaine* 49-4bis, 2002, p. 122-146), on pourrait se demander si ce double mouvement renvoie à un rééquilibrage des rapports entre les deux disciplines, à mesure de la perte d'influence (relative) de l'histoire au sein du monde universitaire et intellectuel. Cette hypothèse renvoie à la nécessité d'une histoire sociale des relations entre histoire et anthropologie après la Seconde Guerre mondiale, qui reste largement à faire.

communes telles que la place du chercheur sur son terrain et l'historicisation de ses catégories d'analyse, la variabilité des régimes d'historicité ou encore l'articulation entre histoire et mémoire. Dans cette perspective, il faut d'abord relever que le lien avec l'anthropologie, n'apparaît plus, à l'échelle du corpus, comme un lien privilégié pour l'historien – c'est probablement l'une des caractéristiques de ce troisième moment. Même si certains objets favorisent le recours à une discipline plutôt qu'à une autre, les échanges avec les autres sciences humaines et sociales sont largement décrits sur un même mode : ils affleurent principalement dans les discours historiographiques sur les objets de recherche et dans les discours méthodologiques ou consacrés aux pratiques de recherche. Mais ce sont peut-être les rares discours à portée épistémologique qui, en discutant des fondations théoriques communes aux sciences humaines et sociales, fournissent l'explication la plus convaincante de la permanence du dialogue entre histoire et sciences sociales, par-delà la diversité des objets d'étude et des pratiques.